

De la laideur contemporaine et de ses charmes variés

Olivier Maillart

Number 73, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88286ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maillart, O. (2018). De la laideur contemporaine et de ses charmes variés. *L'Inconvénient*, (73), 64–66.



DE LA LAIDEUR CONTEMPORAINE ET DE SES CHARMES VARIÉS

Olivier Maillart

De l'utilité d'avoir des yeux

Il y a de cela quelques mois, je me promenais en Anjou avec mon amie Émilie. Elle conduisait, je repérais la route à prendre, et ses deux petits chiens (des cairn-terriers remarquables répondant aux doux noms d'Ippolit et de Jean-Petit) donnaient leur avis sur la marche du monde. L'Anjou, comme la Bourgogne, la Touraine ou le Bordelais, est une province dont la richesse est ancienne, parce qu'on y fait du vin (et du bon !). Le paysage y est comme travaillé par la vigne, l'agriculture bocagère y survit encore et les belles bâtisses y foisonnent. C'est donc un plaisir, lorsqu'on assume la fonction de copilote au cours d'un voyage, d'y observer tout ce que la beauté façonnée par l'homme offre au regard.

Pour autant, en Anjou comme ailleurs, on n'échappe pas à ces plaies qui portent haut le nom de *modernité*. Les immenses zones commerciales à l'entrée des villes (et même, à présent, des villages), conglomérats de baraques en tôle ondulée reliées les unes aux autres par des parkings. Les ronds-points et leurs statues, installations, ornements paysagers en plastique, pierres et structures végétales. Les quartiers de maisons Phénix, enfin, ce cauchemar pavillonnaire. Ami lecteur, il faut avoir vu ce spectacle au moins une fois dans sa vie, il faut avoir arpenté ces décors de théâtre apocalyptique à ciel ouvert – j'écris cela sans bien savoir si ces verrues urbaines prolifèrent hors de France. Des maisons laides, posées les unes à côté des autres, aussi ternes et mal pensées que les ronds-points qui y mènent trop souvent. Des rues aux noms de fleurs (rue des Roses, rue des Acacias, rue des Marguerites, rue des Lilas) qui desservent des pelouses « à l'américaine ». Tout cela est comme

encastré dans le sol, agglutiné selon une logique qui est celle du flux, du réseau, de l'autoroute, et non de l'habitation des lieux (pour parler comme Heidegger ou Yves Bonnefoy). Les types qui ont inventé ces décors devaient être super bons aux Lego quand ils étaient enfants, et à *Sim City* quand ils étaient ados – mais piètres lecteurs de poésie.

Et le pire, c'est qu'il y a des gammes différentes, dans ces *produits* ! J'imagine que ces maisons aussi ont des noms variés, qui correspondent au faux chic plus ou moins grand que l'on vend aux gogos qu'on y fera vivre... « Amis esthètes, ne vous contentez pas de notre entrée de gamme, venez vivre dans la maison Rembrandt, avec sa couleur brique et sa façade à pignons flamands ! Ou bien dans la Versailles, aux grilles dégueulant leurs dorures Grand Siècle ! La Pompadour et son jacuzzi rococo ! La Las Vegas au toit couvert de néons colorés ! »

Ils ont dû bien se marrer, les communicants cocaïnés qui ont listé tout ce qui pouvait transformer ces blocs (qui ne sont jamais que des garages auxquels on a adjoint quelques vilaines pièces à vivre) en autant de villas des délices pour classes moyennes fuyant l'enfer des villes...

Éloge de la maison Phénix

Et pourtant, maintenant que ces quartiers sont là, il faut bien les traverser. Mieux, il faut les *voir*. Avec Émilie, on se demandait si on n'organiserait pas un jour des séjours touristiques pour les faire visiter. Voyagiste spécialisé dans le monde de la maison Phénix, voilà qui aurait de l'allure !

Parce que c'est toujours pareil, quand on se promène

en France (c'est-à-dire, aujourd'hui, nulle part) : soit on se concentre sur les lambeaux de beauté qui subsistent encore à droite à gauche, soit on prend *tout*. Dès qu'il s'agit de faire des photos, la question est inévitable : est-ce que j'élimine le laid, en le laissant hors cadre ? Le laid, c'est-à-dire les immeubles et les maisons moches, les panneaux publicitaires, les joggeurs, les poubelles, les voitures, etc. Ou bien est-ce que je cadre tout, parce que je refuse de me réfugier dans le kitsch, la pastorale, l'idylle sans histoire, le hameau de la Reine, le repli stérile dans le passé, comme le fait par exemple, à l'heure actuelle, un Renaud Camus avec ses photos (souvent très belles, mais qui s'échinent à évacuer tout ce qui dit notre époque) ?

C'est une question aussi bien morale qu'esthétique, dans le fond. Le grand artiste n'est-il pas celui qui arrive à faire naître la beauté en utilisant tout, y compris ce qui lui déplaît, ce qui le heurte, le dégoûte, le scandalise ? Comme Fellini dans son *Casanova* ou dans *La cité des femmes*... Et, plus près de nous, en France, comme Philippe Muray, Benoît Ducret, et aussi d'une certaine façon les réalisateurs Benoît Delépine et Gustave Kervern avec leurs films qui se déroulent intégralement dans des zones commerciales, des HLM, des banlieues pavillonnaires. Refus de l'idylle. On accueille tout, et on essaye d'en faire quelque chose dans un effort créatif à la fois destructeur et joyeux.

Dans ce contexte bien précis, la rédaction d'un *Éloge de la maison Phénix* (traité à faire) devient possible. J'y réserverai un chapitre à la délicate question des petites statues de lions en plâtre qui ornent les allées de garage les plus fastueuses de mes compatriotes.

Le mauvais goût pour seul guide

Car, il faut bien le reconnaître, toute époque est sensible à une forme particulière de laideur. Les romantiques, Baudelaire au premier chef, ont dit les charmes de la laideur (voir les belles pages que Mario Praz a consacrées à cette beauté chérie du dix-neuvième siècle, qu'il dit « méduséenne »).

Baudelaire, justement, a écrit que la beauté était toujours composée d'un élément éternel et d'un autre qu'il disait transitoire, capable d'exprimer le génie propre à l'époque qui l'avait fait naître. Je pense que ce doit être pareil pour la laideur : de même qu'il y a une laideur classique, éternelle, il doit y avoir une laideur du temps présent, une *laideur de circonstance*.

Ainsi, outre les maisons Phénix, et même bien avant que je ne m'intéresse à certaines, j'ai toujours éprouvé une passion pour les peintures et les fresques qui ornent les manèges et les baraques à frites dans les fêtes foraines. Je rêve même d'un « beau livre » (il existe sans doute déjà) qui recenserait les plus remarquables d'entre elles. Comme un livre de peintures, de graffitis ou, mieux, d'« enluminures populaires », comme le dit Rimbaud quand il résume parfaitement mon goût dans *Une saison en enfer* : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais,

rythmes naïfs. »

Dans le nord de la France (la région de ma famille paternelle, région de bière et non de vin), les grands motifs iconiques des manèges et attractions sont toujours à peu près les mêmes : mythologie américaine vieillissante (Marilyn Monroe, Michael Jackson, Elvis Presley), sports mécaniques, gros monstres et îles paradisiaques. Soleils couchants, explosions variées. Johnny Hallyday fait parfois une apparition, chevauchant sa Harley Davidson, entouré de filles en bikini. Et puis il y a l'ailleurs aventureux : le désert, le *skyline* des métropoles californiennes, la savane et ses lions...

Difficile d'imaginer plus laid. Et pourtant, difficile aussi de ne pas être touché par cet art naïf et populaire, qui est comme le pendant rêvé de la vie climatisée dont les quartiers Phénix disent la réalité plus fonctionnelle (et même, hélas, quasi exclusivement fonctionnelle). Quand, comme pour moi, cela se mêle aux souvenirs d'enfance des « ducasses », comme on dit dans le Nord, aux parfums gras et sucrés dans l'air, aux bruits incessants, à la vision de petits voyous mal habillés, invraisemblablement coiffés, qui rôdent et cherchent à épater des filles pas mieux attifées qu'eux par quelque exploit au tir à la carabine ou au punching-ball, tout cela prend des allures presque féériques. Si j'avais été Bruce Springsteen, j'en aurais sûrement tiré une jolie chanson.

Devenir vache

On conviendra donc que la laideur a du bon. Et même du beau. Il faut toujours s'efforcer, en vivant, en écrivant, d'appréhender les trésors de laideur que le monde peut nous offrir. Même si, bien légitimement d'ailleurs, la laideur nouvelle nous effraie.

Mais n'en a-t-il pas toujours été ainsi ? En Anjou, Émilie me disait combien cette région, par son climat doux et tempéré, par sa végétation comme par sa cuisine et son architecture, était restée celle de la « douceur angevine » chantée par les poètes de la Renaissance. Or, Ronsard lui-même, déjà, pestait contre les bûcherons de la forêt de Gastine, qui détruisaient les bois pour les transformer en champs, autrement dit qui faisaient d'un lieu réservé à l'*otium* et à l'inspiration poétique un espace livré au travail, à l'effort et au commerce (au *negotium*). Aujourd'hui, ce sont ces mêmes champs qui sont à leur tour attaqués pour céder la place aux tentacules du monstre pavillonnaire. Et, tremblants, nous peinons à imaginer le monde qui remplacera les résidences Phénix, et qui nous les fera vraisemblablement regretter...

Laideur nouvelle, que nous réserves-tu ? Je regarde mes étudiantes, jeunes filles de dix-huit ans qui devraient incarner la grâce, du moins qui l'ont longtemps incarnée aux yeux des générations qui nous ont précédés. Chevelures bleutées, rosâtres, piercings incongrus, tatouages inadéquats, mauvais goût vestimentaire très sûr... Sans parler de celles qui se déguisent en personnages de dessins animés japonais, ou qui viennent en cours déchaussées, ou en chaussons (« parce que c'est plus confortable »)...

Chose amusante, alors qu'elles adoptent les traits distinctifs des animaux d'élevage (anneaux dans le nez, tatouages

LA CULTURE EN REVUES

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE ESPACE ESSE ETC MEDIA INTER LE SABORD
VIE DES ARTS ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES CINÉ-BULLES CINÉMAS
SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE CONTRE-JOUR ENTREVOUS ESTUAIRE EXIT
LES ÉCRITS MŒBIUS XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ
À BÂBORD! L'ACTION NATIONALE LIBERTÉ L'INCONVÉNIENT NOUVEAU PROJET
NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES RELATIONS
TICARTTOC HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS CONTINUITÉ HISTOIRE
QUÉBÉCOISES MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE LETTRES
JEU REVUE DE THÉÂTRE LES CAHIERS DE LA SORM THÉORIES ET ANALYSES
ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN ÉTUDES LITTÉRAIRES INTERMÉDIALITÉS
TANGENCE VOIX ET IMAGES

chiffrés), ces demoiselles refusent de manger ces derniers. Personne ne semble en effet avoir remarqué que le véganisme est avant tout un *devenir vache de l'espèce humaine*. Ce qui n'est pas sans m'inquiéter, car les Saintes Écritures sont très claires sur le sujet : lorsqu'Abel et Caïn offrent un sacrifice à Dieu, le Seigneur agrée l'offrande du berger, c'est-à-dire *la viande*, et refuse le bol de céréales de son frère. C'est donc le *vegan* qui est le premier criminel de l'histoire de l'humanité – tandis que Dieu, *by the way*, est un carnivore comme les autres. Tourner le dos à cette sagesse n'augure rien de bon, et pourtant... Pourtant, *vegan* ou pas, soyons honnêtes : mes étudiantes ne conservent-elles pas toujours, sous leurs oripeaux néo-primitifs qui semblent lointainement inspirés de *Mad Max*, quelque chose de bizarrement gracieux ?

En marche (quand même) !

C'est pour cela que je continue à garder les yeux grands ouverts, histoire de ne rien manquer de la laideur du monde, ni de sa beauté. L'autre jour, me promenant à la campagne, j'avisais dans un champ normand les immenses éoliennes qu'une nouvelle mafia soi-disant écologiste (j'ai hâte de voir quelqu'un dénoncer cette imposture) ne cesse de planter sur le territoire français. Je me faisais la réflexion que, contrairement aux maisons, immeubles, murets, blockhaus, les éoliennes n'étaient jamais taguées. Ce qui est bien la preuve qu'entre gens du même métier, tous membres de l'amicale des pollueurs de paysage, on se respecte.

Mais ce n'est pas une raison pour se décourager. La laideur nouvelle, c'est comme un escalier un peu raide à monter. Ou un métro à attraper. Pour ma part, ça me donne toujours envie de courir, quand je vois arriver un métro, un bus ou un train. Je cours pour l'avoir, pour ne pas attendre le suivant, mais surtout pour le plaisir de courir. Comme dans un escalier, les marches gravies quatre à quatre. On arrive plus vite en haut mais, surtout, on s'amuse. On a l'impression d'être jeune encore. Le jour où j'arrêterai de courir quand j'entendrai arriver le métro, où je ne monterai plus les escaliers qu'une marche à la fois, c'est que je serai devenu vieux, comme le héros du *Désert des Tartares* quand il comprend que l'âge l'a rattrapé...

Eh bien, avec la laideur, c'est exactement la même chose. Le jour où elle ne m'amusera plus, où je ne serai plus capable d'y trouver le moindre piquant, c'est qu'elle m'aura vraiment vaincu, la garce. Et que je n'aurai plus rien à espérer, ni à lui opposer.

Aussi, tant que ma vue me le permettra, je continuerai à m'abreuver du monde – de sa beauté s'il en reste, comme de sa laideur, m'efforçant jusqu'au bout d'en découvrir les charmes secrets. ■



sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

SODEP.QC.CA